

Traduction du « Voyageur », de Thomas Owen

Séminaire de traductologie :
Traduction d'un texte du programme

Alejo G. Steimberg
Universidad de Extremadura

Sommaire

I. Analyse de la traduction

1. Niveau syntaxique

1.1 Ponctuation

1.2 Constructions relatives avec « dont »

2. Niveau sémantique

2.1 Expressions figées

2.2 Difficultés lexicales

3. Niveau verbal

II. Traduction du texte

I. Analyse de la traduction

« Le Voyageur » présente quelques difficultés de traduction, dues tant au rapport entre la langue source et la langue cible qu'aux traits particuliers du texte traduit et à son usage de la langue. Pour faciliter l'approche à ces problèmes, nous allons les diviser selon le niveau textuel auquel ils appartiennent.

1. Niveau syntaxique

1.1. Ponctuation

De manière générale, il y a moins de règles pour la ponctuation en français qu'en espagnol. Les signes peuvent être utilisés plus librement ; on peut séparer le sujet du prédicat par une virgule, ce qui est inacceptable pour l'espagnol (la fameuse « coma guillotina » [virgule guillotine]). De la même façon, il y a plus de règles pour le point et l'alinéa ; ainsi, Emilio Martínez Amador dit qu'en espagnol, le point à la ligne (celui qui précède l'alinéa) s'utilise « cuando el período forma completo sentido, en términos de poderse pasar a otro nuevo sin quedar pendiente la comprensión de aquél ». L'explication de l'usage français est semblable mais moins tranchée (« l'alinéa s'emploie quand on passe d'un groupe d'idées à un autre groupe d'idées¹ »), et dans la pratique la différence est très nette. « Le voyageur », pour revenir à notre texte, présente une profusion de paragraphes d'une seule ligne ou deux qui ne seraient pas naturels dans un texte en espagnol. Pour ne pas trop modifier le style, nous avons essayé de garder la ponctuation originale lorsque le changement de l'objet d'intérêt du paragraphe était suffisamment clair. Ainsi, nous n'avons pas modifié le paragraphe à phrase unique qui commence par « La façade nord (...) », dans la page 127², car cela était justifiable du point de vue thématique : le paragraphe antérieur parlait de la cour et le suivant reprenait le récit des événements.

1.2. Constructions relatives avec « dont »

De manière générale, les constructions relatives avec « dont » présentent des difficultés pour la traduction espagnole, car la fréquence des constructions équivalentes (des constructions avec « cuya » ou « del cual/de la cual ») dans cette langue est bien inférieure. Il y a deux cas de l'utilisation de cette construction dans « Le Voyageur » qui présentent des difficultés supplémentaires.

« Le Voyageur » est divisé en différentes sections ou sous-chapitres, séparés par des signes graphiques (✱). La première section est d'une énorme importance car elle constitue une sorte d'état

¹ GREVISSE, Maurice, *Précis de grammaire française*, Bruxelles, Duculot, 2000, p. 287.

de lieu et présente les personnages, préparant le drame qui suivra. L'avant-dernier paragraphe, focalisé sur M. Frans, nous dévoile les inquiétudes de l'homme par rapport à Patricia et construit un portrait de l'état mental de la jeune femme. C'est la dernière phrase qui présente des difficultés, lorsqu'on nous parle d'« un tempérament instable dont les détours l'inquiétaient de plus en plus »³. Les façons de parler du tempérament sont assez limitées en espagnol : les structures les plus utilisées sont nom + adjectif (et vice-versa) ou nom + complément prépositionnel (« temperamento de acero ») ; utiliser un complément avec « cuyo » (« un temperamento cuyas salidas inesperadas/cuyos recovecos ») produirait un effet d'extrême personnification. De même, aucune de ces solutions n'est satisfaisante du point de vue sémantique, car le mot français est beaucoup plus riche. Nous avons donc choisi de modifier la structure et de remplacer la relative par des attributs (« un temperamento inestable y retorcido que lo preocupaba cada vez más »); le résultat est plus naturel et plus juste du point de vue sémantique.

À la page suivante⁴, une autre relative avec « dont » présente aussi des complications : dans la description du château-ferme, nous lisons qu'«il était perdu au cœur d'un domaine dont l'étrangeté laissait l'esprit en déroute ». À la question de la naturalité syntaxique s'ajoute aussi une difficulté sémantique : celle que présente le mot « esprit ». Ce mot est traduisible comme « alma », « espíritu » o « mente », mais ces options sont beaucoup plus étroites que le terme original et préciseraient trop le sens de la phrase, s'approchant soit du religieux, soit du surnaturel, soit du scientifique. L'option que nous avons préférée élimine le mot mais respecte l'acent que l'original met sur l'effet troublant de l'endroit (« una extrañeza perturbadora ») ; nous avons appliqué la même solution pour « l'âme envahie par la beauté du spectacle »⁵, dont la traduction d'un mot, « âme », présente les mêmes difficultés qu'« esprit ». Le résultat est « invadidos por la belleza del espectáculo ».

2. Niveau sémantique

2.1. Expressions figées

Quelques expressions figées utilisées dans « Le Voyageur » présentent des difficultés pour la traduction, à cause de l'absence d'une expression équivalente en espagnol, par exemple « Ils ne sont plus de ton âge »⁶. Il aurait été possible (et grammaticalement correct) de traduire l'expression de façon presque littérale (« no son adecuados para tu edad »), mais cela aurait impliqué un changement assez brutal du registre, la traduction étant beaucoup plus soutenue. Nous avons donc

² OWEN, Thomas, *La Truie et autres histoires secrètes*, Bruxelles, Labor, 2002.

³ *Ibid.*, p. 125.

⁴ *Ibid.*, p. 126.

⁵ *Ibid.*, p. 129.

⁶ *Ibid.*, p. 125.

cherché une formule dans la langue cible qui permette de garder l'économie de l'expression originale, tout en respectant le registre : « ya no estás para esas cosas » est sémantiquement équivalent à l'expression en français, même si l'accent est mis sur la personne. Dans le cas de l'expression « homme de plein air »⁷, et face à l'absence d'une expression figée équivalente, nous avons utilisé une construction très usuelle en espagnol, « no ser hombre para » + infinitif, pour considérer le résultat très satisfaisant du point de vue sémantique (« no eres hombre para estar encerrado »).

Une autre expression qui présente des complications est « berceau de verdure »⁸. Le mot « berceau » a des connotations qui disparaissent dans la traduction (« cenador de arbustos » ou « enramada »). L'expression que nous avons préférée, pas tout à fait identique mais équivalente, est plus suggestive que la traduction littérale : « tálamo » veut dire aussi « lit », et notamment « lit nuptial ». Notre choix a été d'utiliser une expression connotée pour traduire une autre ; même si la connotation est un peu différente, elle est tout à fait adéquate au contexte narratif. Néanmoins, ce choix produisait la répétition d'un mot dans la même phrase (« coronada de flores »/ « tálamo de flores ») ; pour l'éviter, nous avons changé le mot « fleurs » dans l'expression « couronnée de fleurs » par deux fleurs de la Gaume (« coronada de campanillas y geranios »), la région que la critique reconnaît dans la plupart des nouvelles d'Owen, notamment « Le Voyageur ».

À la page suivante⁹, on trouve une phrase dont les difficultés sont tant lexicales que liées à l'utilisation d'une expression figée dans la langue source : « Elle le secouait avec une taquinerie presque méchante, lui faisant successivement dure et tendre mine ». Il n'existe pas en espagnol un mot qui connote, comme « taquinerie », autant de violence que de séduction ; de même, des mots comme « malicia » ou « malignidad », en plus de ne pas être tout à fait justes sémantiquement, s'avéraient cacophoniques dans la phrase, vu qu'ils ont la même racine en espagnol que la traduction de « méchante », « malvada ». Et bien qu'il existe en espagnol des équivalents des expressions « faire dure mine » et « faire tendre mine » (poner buena/ mala cara), leur combinaison dans une seule phrase n'est pas du tout naturelle. Il était possible de surmonter la première de ces difficultés en modifiant la structure de la phrase, en transformant « avec une taquinerie presque méchante » en apposition ; la deuxième pouvait se résoudre en se résignant à ne pas utiliser une expression figée (« Coqueta y violenta a la vez, lo sacude alternando miradas tiernas y severas »).

2.2. Difficultés lexicales

⁷ *Ibid.*, p. 126.

⁸ *Ibid.*, p. 133.

⁹ *Ibid.*, p. 134.

Le premier type de difficultés lexicales qu'on trouve pour la traduction du « Voyageur » sont de l'ordre du culturel ; c'est le cas des termes « château » et « château-ferme »¹⁰ et « cendrée »¹¹. L'obstacle pour « cendrée » réside en ce que le terme en espagnol équivalent, « pista de ceniza », ne s'utilise que pour le sport. Pour aboutir à une traduction approximativement correcte, nous avons choisi « grava » (pierres triturées qui s'utilisent comme la cendrée). Le cas de « château-ferme » est plus compliqué, car à la problématique culturelle s'ajoute celle du sens que prend le mot dans le contexte de la nouvelle. Le sens de « château » est assez large, et s'étend des forteresses médiévales aux grandes maisons luxueuses ; en espagnol, par contre, on utilise « castillo » dans le premier cas et « mansión » dans le deuxième. Comme « château-ferme » a déjà été traduit (surtout dans des textes qui parlent de la Belgique et de la France) comme « castillo-granja », tandis que « mansión-granja » n'a jamais été utilisé, « castillo » semblait la meilleure option. De même, tout l'imaginaire gothique qui plane sur le texte s'affaiblit si l'on choisit « mansión ». Le choix, néanmoins, n'était pas évident, étant donné que le mot « maison »¹² (« casa » en espagnol), incompatible avec l'élection de « castillo », est utilisé une fois dans le texte. Nous avons évité cette incompatibilité en traduisant « maison » par « mansión » : « mansión » peut être un synonyme de « castillo », mais pas à l'inverse.

Deux autres mots qui présentent des problèmes similaires à ceux de « château » sont « guetteuse »¹³ et « inconnu »¹⁴. Le narrateur appelle Patricia « guetteuse » quand elle ne fait que regarder passer le train, et « guetteur » a un double sens : c'est soit celui qui annonce l'arrivée des envahisseurs (« centinela »), soit celui qui espionne pour ensuite attaquer (action qui se traduit par « acechar » en espagnol). Nous avons dû choisir l'un de deux sens ; comme le lecteur ne connaît pas encore tout à fait la personnalité de Patricia, la première option, qui dévoile moins, nous a semblée préférable. « *L'inconnu* » présente une ambiguïté qu'il n'est pas possible de garder dans la traduction. En effet, la phrase « ils regardèrent venir vers eux *l'inconnu* » a un double sens ; le voyageur n'est pas seulement un inconnu mais *l'inconnu*, l'élément étrange qui pénètre dans un système fermé pour le modifier. Cette ambiguïté se perd forcément dans la traduction, car en espagnol on utilise deux articles différents pour marquer la différence de sens (*el desconocido/ lo desconocido*).

3. Niveau verbal

¹⁰ *Ibid.*, p. 126.

¹¹ *Ibid.*, p. 129.

¹² *Ibid.*, p. 131.

¹³ *Ibid.*, p. 127.

¹⁴ *Ibid.*, p. 128.

Sans aucun doute, c'est au niveau verbal que « Le Voyageur » est le plus intéressant -et le plus complexe- pour la traduction.

La traduction des temps verbaux est tout sauf automatique. Mercedes Tricás Preckler¹⁵ dit, dans son *Manual de traducción francés-castellano*, que, comme le traducteur travaille dans le cadre d'une unité textuelle, il ne peut se laisser guider par des considérations grammaticales abstraites ; son choix est, d'une certaine façon, *instinctif*, car les temps verbaux ne correspondent pas à une expression précise et exacte de la temporalité : il s'agit plutôt de « marques » qui définissent une orientation temporelle assez large. C'est ainsi qu'un même temps verbal ne se traduira pas toujours de la même façon. Cela peut obéir à plusieurs raisons : aux règles de concordance de la langue de traduction, aux usages de cette même langue et aux différences aspectuelles entre les temps de l'une et de l'autre.

Nous avons choisi de rendre les imparfaits de trois façons différentes dans la langue cible : comme des imparfaits, comme des présents et comme des passés simples (c'est-à-dire à aspect global : où le repère saisit le procès de l'extérieur et où l'on voit le début et la fin de l'action¹⁶). La première option paraît évidente ; la deuxième correspond à un choix contextuel qu'on explicitera plus bas ; le choix du passé à aspect global s'explique par un autre trait de l'imparfait : sa concurrence avec le passé simple ou le passé composé (qui se définissent par la formule temps *passé* + aspect *global*¹⁷), inexistante en espagnol. Comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs¹⁸, il existe en français, comme le signale Marc Wilmet, une exploitation expressive de l'imparfait, due au fait que ce *tiroir* (ce temps) « ralentit artificieusement les procès [...] et distille le suspense ». Voyons un exemple :

Il y a trois mois environs, un homme très bien mis et de grandes manières se *présentait* chez un bijoutier et lui *demandait* un bijou exceptionnel, pierre ou perle [...].

Il est impossible de garder ce temps dans une traduction espagnole : la contradiction entre l'aspect *sécant* du tiroir et le fait que le repère soit saisi de l'extérieur est trop flagrante ; comme le dit Emilio Martínez Amador dans son *Diccionario Gramatical*, l'imparfait ne peut pas être utilisé en espagnol comme substitut des temps absolus (temps à l'aspect *global*). Cette impossibilité a guidé aussi notre choix de traduire par un présent l'imparfait de certains fragments : les souvenirs de Patricia de ses moments passés avec l'enfant.

¹⁵ TRICÁS PRECKLER, Mercedes, *Manual de traducción francés-castellano*, Gedisa, Barcelona, 2003, p. 119.

¹⁶ WILMET, Marc, *Grammaire critique du français*, Bruxelles, Hachette-Duculot, 1998, 326. Pour une explication plus longue des concepts de Wilmet et de son application à la nouvelle d'Owen, voir notre travail « Les marques de l'intrusion du fantastique dans 'Le voyageur', de Thomas Owen ».

¹⁷ WILMET, Marc, *op. cit.*, p. 400-403.

¹⁸ STEIMBERG, Alejo, *op. cit.*

Ces passages ont la caractéristique de n'utiliser aucun autre temps que l'imparfait ; n'étant pas possible de garder le « tiroir » dans la traduction, nous aurions pu traduire certains verbes à l'imparfait par un autre temps du passé, mais ce choix aurait détruit l'homogénéité temporelle de ces fragments, qui les distinguent du reste du texte. Il était impossible de ne pas forcer le texte : il fallait soit exagérer la singularité de ces passages, soit la détruire. L'option que nous avons choisie, le présent, garde l'aspect *sécant*, ce qui était très important, car ces souvenirs de Patricia n'appartiennent pas au passé révolu : ils hantent constamment la jeune femme. Nous avons donc préféré d'explicitier l'un des sens présents dans l'utilisation de l'imparfait dans le texte original plutôt que d'aplatir sa surface. Notre choix ne saurait être vu uniquement par rapport au texte source, mais au système verbal que nous déployons dans notre traduction ; dans la nouvelle d'Owen on observe une opposition signifiante entre le passé simple et l'imparfait, et c'est le passage de l'un à l'autre qui crée les effets de sens (le passage de l'aspect global à l'aspect sécant). En conservant cette opposition, nous croyons avoir pu transposer un trait essentiel du texte original.

II. Traduction du texte

EL VIAJERO

... *delicado niño de venas azules.*
James Joyce.

- Te lames el brazo, así... Luego te secas la piel frotándola con el revés de la mano... ¡Huele!
Así es el olor de la muerte.

- Estás completamente loca. Deja esos juegos de niños, ya no estás para esas cosas.

- ¡Huele!

La voz y el gesto de Patricia eran perentorios. Estiró el brazo y su interlocutor retrocedió incorporándose.

- ¡Huele!

Su expresión se había endurecido. El señor Frans, obediente al fin, rozó su antebrazo con los labios.

- No huelo nada de nada, dijo riendo, pero su risa sonaba falsa. Un malestar se instalaba entre ellos. Observó a la muchacha con la inquieta solicitud de un padre: vivía a su lado hacía tantos años... Cuando ella nació, él ya trabajaba en el castillo.

Las cosas habían cambiado mucho con el tiempo; ya sólo quedaban ellos en la vieja residencia. ¿Qué otra cosa inventaría Patricia? Hacía mucho que él soportaba con ternura y paciencia los cambios de humor, las depresiones, los caprichos de un temperamento inestable y retorcido que lo preocupaba cada vez más. Sin duda atravesaría otro período de crisis, como le sucedía de manera cada vez más frecuente desde el *accidente* que había marcado su vida.

Patricia le estaba poniendo mala cara, pero sin verdadera inquina. Se inclinó hacia ella, deslizó sus brazos poderosos bajo sus piernas muertas y alrededor de su espalda y la levantó de su silla como a una niña. Abandonándose, ella apoyó el rostro delicado contra su hombro; las lágrimas corrían por sus mejillas pálidas. Lentamente, saboreando ese abandono, él la llevó hasta la cama y la depositó con cuidado. Ella permaneció sentada, apoyada sobre las manos, y lo miró sonriendo.

- Mi Frans, cuánto te quiero. Qué paciente, bueno y fuerte eres. Qué bien aceptas tu papel de perro fiel, de protector, de guardaespaldas. Eres mi buen gorila devoto.

Le dio de palmaditas en la mejilla y el hombre sonrió, enternecido.

- ¿Qué sería de mí sin ti? Afortunadamente, moriré antes que tú. Estoy lisiada y soy miserable. Tú eres fuerte, las mujeres te miran con apetito. Serás libre, entonces. Sí, sí... . Te gustará. A la larga, una chica como yo es un estorbo. Tú no eres hombre para estar encerrado. Eres un guapo guarda de caza, un criador de caballos, un guardabosques. Habrías sido un verdadero

señor de castillo, si la vida estuviese bien hecha. En el fondo lo eres, ya que soy yo la señora del castillo.

El señor Frans apoyó la mano sobre la boca de Patricia, que lo mordió. Él observó la marca y sonrió. Le tendió la mano; esta vez, ella la besó.

- Qué gente tan rara somos, dijo.

*
**

El castillo-granja estaba mal conservado pero era sólido. Estaba perdido en el corazón de una región de una extrañeza perturbadora. Al descender hacia él desde el sur se la veía ofrecer su vientre al sol: dos edificios en ángulo que impedían el paso de los vientos fríos y de la lluvia, y dejaban libre un espacio rectangular que la imaginación poblaba de caballeros vestidos a la antigua. Los tejados eran de pizarra. Una torre cuadrada, parecida a una máquina de guerra de antaño, se elevaba, coronada de un techo trunco.

Al acercarse se veía que un surco profundo bordeaba el patio interior. Una balastrada de hierro, que al principio no se distinguía bien, protegía contra los peligros del vacío.

Una vía férrea pasaba por ahí. Una estrecha pasarela, que se apoyaba de cada lado en un muro, había sido construida por encima, y conducía al bosque por un sendero de hierbas.

La fachada norte del castillo, fea y manchada de humedad, daba a un lago inmenso bordeado de abetos negros.

Esa mañana, como todos los días, Patricia se hizo conducir en su silla de ruedas al ángulo extremo del patio, desde donde se dominaba la vía férrea. Desde allí podía ver, a cien metros, la pequeña estación, cuyo andén estaba siempre desierto.

El tren sólo se detenía a pedido de un viajero, pero nadie subía o bajaba jamás en ese rincón perdido. Muy cada tanto, cuando se realizaba una tala (pero rara vez sucedía), los guardabosques daban un poco de vida al lugar, cargando los vagones con madera para carbón. Pero hacía dos o tres años que eso no pasaba y Patricia, centinela ociosa, jamás veía venir nada o a nadie.

Ese día, sin embargo, le pareció que el silbido del convoy era diferente. Parecía más vivo, más alegre, como si anunciara una buena nueva. Con el corazón palpitante, vio crecer el penacho de humo detrás de los árboles y notó un cambio en la respiración de la máquina. La cadencia no era la misma que de costumbre. El convoy apareció al pasar la curva, disminuyó su velocidad, se detuvo... Patricia vio que alguien saltaba al andén: un hombre joven y ágil con una maleta, que intercambió algunas palabras con el jefe del tren, lo observó volver a subir al último vagón y, ya solo, se dedicó a observar con calma el paisaje. ¿Quién era ese hombre? ¿Qué venía a hacer a este lugar?

Luego de haber inspeccionado el lugar como una bestia salvaje que olfatea atenta al menor indicio de peligro, caminó con resolución hacia el castillo. Era alto, su abrigo abierto flotaba y llevaba un sombrero inclinado hacia atrás. En su mano, la maleta se balanceaba. El señor Frans también debía de haberlo visto, ya que se apresuró en acudir y se colocó detrás de Patricia, las manos sobre la silla de ruedas en un posesivo gesto protector. Juntos, como un padre y su hija, dignos y vigilantes a la vez, vieron venir hacia ellos al desconocido.

Tenía buen aspecto. Apoyó la maleta, saludó con el sombrero en la mano y sonrió.

*

**

Una corriente de simpatía se estableció inmediatamente entre Patricia y el viajero. Qué venía a hacer al castillo, no se sabía exactamente. Habría podido ser periodista, pintor, ingeniero agrónomo, criador de truchas, técnico de radio, cineasta... Era ante todo el *viajero*, la aventura, aquel a quien la joven esperaba inconscientemente desde hacía muchos años y que surgía de golpe, inesperadamente, en su soledad.

Pese a la muda reticencia del señor Frans (que se adivinaba en su silencio, en su rostro impávido, en su distracción voluntaria cuando Patricia le hizo señas de que cogiera la maleta del piso), la muchacha recibió bien al desconocido. Interrumpió sus explicaciones:

- Trataremos esos asuntos más tarde, señor. La hospitalidad es, desde hace generaciones, la virtud principal de mi familia. Bajo nuestro techo, el que llega de lejos es un viejo amigo. Entre... El señor Frans, mi mayordomo, lo llevará a su cuarto... ¿Desea que le sirvamos algo?

El señor Frans se comportaba casi con desdén.

- Vengo por la compuerta de la alberca, le dijo el desconocido. En seguida le explico.

El mayordomo se tranquilizó: hacía mucho tiempo que pedía que le enviaran un técnico. Ahora entendía todo; no le gustaba no entender. Tomó la maleta con mano firme.

Patricia giró su silla y miró hacia el castillo. Frente a ella caminaba el desconocido, escoltado por el señor Frans. Contempló el andar y la estatura de esos hombres vigorosos y sintió un curioso placer. Los vio penetrar en la inmensa y poco atractiva construcción y en su rostro se dibujó una sonrisa ambigua.

*

**

Algunas horas más tarde, el viajero paseaba a Patricia en su silla de ruedas. Avanzaban con prudencia porque los caminos estaban descuidados. El musgo había recubierto la grava y las ortigas lo invadían todo. Se detuvieron frente al lago.

- Hacía mucho tiempo que no venía hasta aquí; es toda una expedición. Vivo aislada en la terraza del castillo o en el patio: el señor Frans no tiene tiempo de llevarme más lejos.

Ante la inmensa extensión de agua, de una claridad helada, en la que se reflejaba el cielo de un invierno clemente, permanecían silenciosos, capturados por la belleza del espectáculo. A lo lejos, en la otra orilla, las apretadas hileras de abetos que se elevaban hasta el borde del agua parecían fortificaciones inexpugnables. Muy lejos, sobre las cimas, se atisbaban altas mesetas, también cubiertas de bosques.

- Se diría que estamos en Canadá- dijo el viajero.

Y, en ese instante, una imagen ocupó la mente de Patricia: se veía diez años más joven, antes del *accidente* y en ese mismo lugar, de pie sobre el camino, teniendo de la mano a un muchachito.

- *¿Has estado ya en Canadá?*

- *No, responde el niño, pero iré más adelante. He visto libros.*

- *No hay que decir “haré tal cosa más adelante”, o “iré allí más adelante”. Uno no tiene necesariamente un “más adelante”.*

Pero la visión se borraba. Miró al viajero y le tocó la mano.

- *¿Ha estado usted en Canadá?*

Él hizo “no” con la cabeza, riendo.

- Pero iremos, dijo.

La estaba conduciendo hacia el borde del agua. Aseguró una barca sobre la ribera; la cadena resonaba mientras tiraba de ella. Volvió, levantó a Patricia de su silla como lo hacía el señor Frans y, con cautela, la llevó hasta la embarcación y la sentó. Ella no tenía miedo; nada podía suceder, se sentía protegida.

El viajero alejó la barca de la orilla, lentamente, usando un remo que se hundió en el fondo cenagoso. Después, bien instalado, se puso a remar lentamente.

Mientras se acercaban al centro del lago, Patricia sentía crecer en ella el desesperado deseo de ser bella. Y, al mismo tiempo, detestaba a ese desconocido que la perturbaba más de lo que habría querido con su gentileza y su amable solicitud.

Pero alguien, desde la ribera, los llamaba con grandes gestos de impaciencia.

- Es Frans, dijo ella. Regresemos. Va a estar furioso por esta imprudencia. Siempre cree que me va a suceder algo. ¡Como si todavía me pudiera pasar algo!

La barca describió una larga curva y luego partió lentamente hacia la orilla.

*
**

Estaban dando otro paseo por los alrededores. Mirando la vieja mansión con compasión, Patricia se horrorizaba del estado de los muros leprosos.

- Habría que arreglar los canalones, dijo. Llueve, llueve, y nadie se preocupa.

Y, girando agradecida hacia su guía, agregó:

- Si usted no me condujera por aquí yo no vería nada, no sabría nada.

El señor Frans, fusil al hombro, apareció en el ángulo del edificio. Con sus botas y su saco de cuero parecía un centinela.

- Hay que arreglar las goteras, gritó la joven. ¡Aquí sólo se ocupan de vigilarme!

El hombrón se alejó sin responderle.

- Termina por ser molesto, dijo Patricia, de tanto velar por mí. Se diría que usted le da miedo, que tengo algo que temer. No está acostumbrado a ver a nadie aquí, su presencia lo irrita sin duda. ¿Qué es lo que teme? A fin de cuentas, usted no me va a comer.

- Usted no es de las que se dejan comer. Más bien al revés...

Ella lo miró, desconfiada, reflexionó un momento y dijo:

- ¿Está pensando en la mantis religiosa?

- Claro que no.

Pero mentía mal: en eso pensaba. Patricia no se ofendió por la asociación.

- No sé qué le ha hecho decir eso. Pero la comparación no es tan mala... Nos conocemos poco. Basta una palabra, a veces, para que uno se revele a sí mismo. ¡Cuántos misterios hay en el corazón de las personas!

El paseo de la inválida y su compañero, que empujaba lentamente la silla de ruedas, en ese sitio austero y desolado, tenía algo de trágico y fúnebre.

- Quisiera ver la antigua fragua, dijo él, luego de un largo trecho.

- ¿La antigua fragua? Está en ruinas... Pero ¿cómo sabe que hay una fragua?

- Me he informado sobre este lugar, que me tentaba por su poesía melancólica y su extrañeza. Leí mucho y hablé con la gente de la zona. Me siento muy cercano a este castillo, a estos lagos, a estos bosques... Mucho más de lo que usted podría creer. Aquí estamos en otro mundo, ¿no es cierto?, en otro tiempo.

Un tren silbó y observaron cómo el humo desenrollaba sus penachos por sobre el terreno inclinado.

- El tren sólo se detiene a pedido de un viajero, dijo Patricia. Pero nadie lo hace jamás. Desde hace años aguardo lo inesperado. Mis esperanzas siempre se han visto traicionadas, hasta el día en que usted...

Volvía a verlo a lo lejos, solo en el andén con su maleta mientras el tren comenzaba a alejarse con soplidos agónicos.

En ese momento estaba en la esquina del patio, y no pudo reprimir un gesto de fastidio cuando el señor Frans se paró a su lado como un guardaespaldas o un propietario. Cuando el viajero, luego de cruzar la verja, la vio bajo el gran abeto negro, en su silla, retrocedió en un imperceptible gesto de respeto.

- Usted me estaba esperando como una reina en su trono.

Y ella volvía a oír una voz muy lejana diciendo palabras similares.

Se veía coronada de campanillas y geranios, en un tálamo de flores, con el muchachito a sus pies, diciendo:

- *Soy la reina, besa mi pierna.*

Y él lo hace.

- *Besa mi pie.*

Se dispone a hacerlo, pero ella le ordena descalzarla y quitarle también, para su turbación, la media. Le ordena entonces besar su pie desnudo; él obedece.

Luego suben por el bosque, el niño delante gritando, muy seriamente: *Paso a la reina!* Divertida, halagada, ella lo sigue, tratando de inventar más juegos insólitos sin que él se dé cuenta.

Vio un sapo sobre el camino y le pidió a su guía que la acercara; puso la punta de hierro de su bastón en el lomo de la bestia y la clavó al suelo pedregoso. El animal aplastado agitaba las patas. Patricia tenía una expresión de dura alegría.

- Cuánta crueldad, dijo el viajero. Le gusta hacer sufrir.

- No, me gusta matar; liberar, diría yo. La vida es absurda. ¿Qué hacía con su vida ese pobre sapo?

*

**

Se detuvieron, soñadores, cerca de la vieja fragua, al borde del riachuelo de agua transparente que salta sobre las piedras y canta y se arremolina.

- ¿Sabe silbar?

- Sí-. Y se puso a silbar *Au clair de la lune...*

- No, no. Así.

Emitió cinco notas similares que parecían una llamada. Tres notas ascendentes, dos descendentes.

El viajero la imitó, al principio con torpeza, después con vigor.

- Qué linda señal, dijo Patricia, me gusta escucharla. Otra vez, por favor.

Y de nuevo, ante sus ojos, la imagen del muchachito, ahora silbando con toda su alma y haciendo una graciosa muequita con sus labios redondos y agrietados. Ella lo imita, pero él le dice que lo intente otra vez; le muestra con el dedo cómo pone de redonda la boca y le dice que se esfuerce más. Pero Patricia no consigue aguantar la risa y ya no se puede seguir. Finalmente lo logra, le besa la palma de la mano y él se pone contento.

- *Quisiera casarme contigo.*

- *¡Eres muy pequeño!*

- *Más adelante seré grande.*

- *¡Más adelante! ¡Más adelante! ¡Deberías serlo ahora!*

Coqueta y violenta a la vez, lo sacude alternando miradas tiernas y severas, y de repente lo besa en la boca.

- *¡Vete!*- le dice entonces, rechazándolo y dejándolo descorazonado-. *Eres malo. Vete... ¡No vuelvas más!*

Y al viajero, que no podía comprender el rumbo que habían tomado sus pensamientos:

- Pero siempre regresaba al día siguiente, listo para nuevos juegos y nuevas maldades de mi parte.

Silbó las cinco notas perdidas en sus recuerdos.

- Era mi señal. Yo le respondía para autorizarlo a reunirse conmigo.

Se veía a caballo, dándole la mano al niño para que le besara la palma.

- *Voy a escoltarte como a la reina.*

Y el chico avanza delante del caballo, con la mano en la brida. Pero Patricia golpea esa mano con la fusta para hacerle soltar las riendas y azuza al caballo, que comienza a trotar. El niño corre y se extenua siguiéndola hasta que ella parte al galope, gritándole *¡Pero corre de una vez, perezoso!* Él ya no puede más, y mientras Patricia desaparece en el cañaveral se deja caer al suelo llorando, con la cabeza entre en los brazos.

Patricia le sonreía al pasado, y el viajero permanecía en la incertidumbre.

- Era tan bueno- murmuró.

Regresaron al castillo.

El señor Frans los esperaba en el umbral, preocupado. Le preguntó a Patricia quién había silbado. No le gustaba.

- No puedo soportar más ese silbido- dijo, con el rostro descompuesto.

*

**

Patricia contaba:

- Le gustaban las flores, los ramos. Me parecía que sus gustos eran un poco afectados, femeninos, pero también algo macabros. Me emocionaba su ternura cuando me traía flores, pero entre nosotros se interponía una imagen fúnebre: veía flores que caían desplomadas sobre un féretro o que se pudrían sobre una tumba.

“Crecía en mí una sensación de predestinación, de que mi joven amigo no estaba hecho para una larga permanencia en este mundo. Saberlo amenazado, frágil, hacía que me resultara más encantador. Yo era presa de la tentación que sienten algunos de tocar la fontanela de un recién nacido. La idea de que moriría pronto lo hacía más querido, más tentador para mí. Me producía pensamientos que no siempre eran de hermana mayor, y me odiaba a mí misma por eso, por su culpa, por sucumbir a los desvíos de mi imaginación. Llegaba a detestarlo por momentos, y otras veces deseaba ardientemente su presencia. Ese niño, se lo confieso, había encendido en mí un fuego devorador.

“Un día- quién sabe bajo el impulso de qué demonio- fui a vagabundear cerca de la vía férrea; siempre me han atraído esos rieles brillantes que conducen a otros lugares. Había flores sobre la pendiente y yo incité a mi compañerito a que juntara un ramo para mí. Él obedeció, feliz de poder complacerme. Me gustaba verlo subir y bajar por el terreno escarpado como un gamito, y le mostré dónde encontrar las flores que me gustaban. ‘Ahí, ahí...’ y mi mano indicaba lugares cada vez más difíciles de alcanzar. Su buena voluntad atizaba mi exigencia, y a medida que él cumplía mis deseos yo le pedía cada vez más. Era cruel, porque él era tan pequeño todavía, y tan conmovedora su buena voluntad... Pero yo me sentía demasiado afectada por sus ágiles y graciosos movimientos como para desear volver a tenerlo cerca de mí. El encanto de ese niño ya era demasiado temible como para que yo dejara de intentar mantenerlo a distancia. Debía protegerme de él, es decir de mí misma. Una vez más, le pedí lo imposible. Él me sonrió, pero de pronto resbaló y cayó sobre las vías, donde permaneció exánime. Sintiéndolo ya ajeno a mi destino, ni se me ocurrió correr hacia él.

“El tren llegó de improviso en ese instante... Yo no ignoraba que pasaba a esa hora. Cerré los ojos... El pobre niño fue despedazado. Yo era responsable de su muerte. Sin duda lo había deseado, lo había querido mentalmente...

“La conmoción que me provocó ese hecho me causó una terrible ola de placer que me bloqueó los riñones. Después de eso perdí el uso de las piernas”.

El viajero permanecía atento. Preguntó:

- ¿Y eso sucedió hace cuántos años?

- Diez años- murmuró Patricia.

- ¿Y usted no habría podido hacer nada para evitar ese drama? No estaba lejos del niño, sin embargo. ¿No habría bastado con tenderle una mano salvadora? A veces jugamos con el fuego, pero en general guardamos el control de lo que sucede.

El rostro de Patricia se endureció: veía la escena tal como *realmente* había sucedido.

- *Vuelve- dice ella-. Te vas a caer.*

Y el crío sube hacia ella, con el ramo metido en su camisa. Sonríe triunfalmente y trepa a cuatro patas.

- *Qué bello eres, mi animalito, qué ágil. Me caes bien.*

Ella se arrodilla y luego se acuesta en el suelo para acercar su rostro al del niño, que se aproxima desde abajo. Acaricia su frente y sus labios, y busca las flores en la abertura de la camisa.

Escucha entonces el silbido del tren, y sus pensamientos dan un vuelco. Debe rechazar de una vez por todas la tentación cotidiana. Aparta al niño, que se acurruca contra ella; lo rechaza con calma, luego con dureza y de pronto, afirmándose, lo empuja. El crío bascula sin un grito...

No lejos de allí, el señor Frans lo observa todo. *Es un accidente, dice. Es un accidente.*

Como para convencerla. Como para dictarle su conducta...

Patricia se ocultó el rostro entre las manos.

- ¡Qué horror!, dijo. ¡Qué espantoso cargar con recuerdos así!

- Es absurdo sufrir. Tener remordimientos, arrepentirse, ¿de qué sirve? Hay que arrancar el pasado como una mala hierba...

- Pero yo arrastro el pasado conmigo, murmuró ella, mostrando sus piernas inútiles, como el sapo del otro día arrastraba su fealdad. ¿Qué hacía el sapo con su pobre vida?

Pero el viajero la miraba con dulzura. Se arrodilló junto a ella y besó suavemente la palma de su mano.

- Usted es bella y triste, Patricia. ¿No puede ser bella solamente?

El viajero le tocó la pierna, le acarició el tobillo y anudó distraídamente el cordón de su zapato.

La muchacha veía en su mente una escena muy vieja, en la que el niño muerto desempeñaba un papel semejante.

- *Soy la reina, besa mi pierna.*

Él lo hace.

- *Besa mi pie...*

- Qué divertido, dijo sonriendo.

Pero no explicó nada. De nuevo seria, sólo dijo:

- Las esperanzas muertas no reviven.

- Siempre hacen falta nuevas esperanzas.

El viajero estaba parado frente a ella; tomaba sus manos, las sacudía, le sonreía.

- Vamos, Patricia, hay que borrar el pasado.

- Usted es bueno. ¿Pero por qué perturbarme así? ¿Por qué vino? ¡Qué sola estaré cuando usted parta! ¡Qué decepción, qué amargura sin remedio!

La tomó por los hombros, sacudiéndola suavemente.

- ¡No, no! Todo cambiará, ya lo verá.

Sacó un pañuelo del bolsillo y le vendó los ojos.

- Déjeme hacer. Es el pasaporte hacia el futuro.

Ella sonrió, entre confiada e inquieta.

Él la tomó en sus brazos, como lo había hecho antes, y avanzó lentamente.

Patricia pensaba: “Soy como una novia...”. Creía escuchar la música de una marcha nupcial en una iglesia. Veía al viajero subir hacia ella en la gran nave. Estaban solos...

El viajero se detuvo. Estaba justo frente a la balaustrada que dominaba la vía férrea. Respiraba fuertemente.

- Está cansado, murmuró Patricia. ¡Déjeme, si le resulto muy pesada!

Pero se sentía bien; dejaba que su cabeza se apoyara en el cuello del hombre y sentía su olor. Le habría gustado que durase...

Se escuchaba a lo lejos el silbido del tren.

- El tren, murmuró Patricia haciendo un pequeño gesto con la mano, como defendiéndose.

- Olvidemos ese tren de una vez por todas, dijo el viajero, tranquilizador.

Cargándola, avanzó por la pasarela.

- ¿Dónde vamos? Oigo el ruido de las tablas. Estamos atravesando las vías.

Él dio algunos pasos más, todavía en silencio; luego ordenó:

- Béseme.

Ella lo hizo sin dudar, en la mejilla primero, con la punta de los labios en los de él después.

- Oigo el tren, dijo Patricia.

- Hay que curarse, no oírlo más, nunca más.

Le dirigió una mirada llena de ternura, la estrechó fuertemente contra él y luego, como si fuera a depositarla sobre la losa de un altar para Dios sabe qué sacrificio, la levantó por encima del parapeto y la dejó caer en el vacío.

Patricia soltó un largo grito y se derrumbó, rota, sobre las vías.

El viajero, en la pasarela, se inclinó para ver. Se escuchó silbar al tren.

El señor Frans llegó al patio con el fusil en la mano, sin entender nada.

- ¡Fue un accidente!- gritó el viajero.

El tren pasaba por abajo en ese momento, a lo largo del castillo, y su estrépito cubrió cualquier otro ruido.

El viajero desvió la cabeza cuando vio desaparecer bajo las ruedas el cuerpo de Patricia.

El señor Frans, extraviado, se apoyó en la silla vacía mirando al viajero. No lo veía bien. ¿Era el humo del convoy lo que lo sustraía a su vista o su mirada se volvía borrosa?

Apoyó el fusil en el hombro, pero la silueta del hombre se deformaba, se diluía, se borraba como una imagen proyectada que, desplazada de la pantalla, no es más que un destello impreciso. Oía correr a alguien sobre la pasarela, cuyas tablas, poco firmes, bailaban. Era un niño ahora el que desaparecía en el bosquecito, un niño al que él conocía.

Protegido, invisible, el muchachito silbó las cinco notas conocidas, tres veces.

A lo lejos, el tren tomaba la curva. Silbó también. Silbó las mismas notas, la misma señal, y esas notas agudas, terroríficas, entraron como un relámpago en la cabeza del señor Frans.

El hombre corrió a inclinarse sobre la balastrada y lo que vio lo expulsó, demente, en otra dirección. Dejó caer su fusil mientras huía del lugar, bajando precipitadamente la pendiente hacia el lago. Gritaba: “Pa-tri-cia... Pa-tri-cia...”.

Bibliographie

- GREVISSE, Maurice, *Précis de grammaire française*, Bruxelles, Duculot, 2000.
- MARTÍNEZ AMADOR, Emilio, *Diccionario Gramatical*, Sopena, España, 1954.
- OWEN, Thomas, *La Truie et autres histoires secrètes*, Bruxelles, Labor, 2002.
- TRICÁS PRECKLER, Mercedes, *Manual de traducción*, Gedisa, Barcelona, 2003.
- WILMET, Marc, *Grammaire critique du français*, Bruxelles, Hachette-Duculot, 1998.